

Laurent Gagnon : *Récit/Récif*

Serge Fisette

Number 84, Summer 2008

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/9121ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Le Centre de diffusion 3D

ISSN

0821-9222 (print)

1923-2551 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this document

Fisette, S. (2008). Laurent Gagnon : *Récit/Récif*. *Espace Sculpture*, (84), 18–19.

Laurent GAGNON

Récit / Récif

Entretien avec Serge FISETTE

S. F. *Vous faites partie de ces artistes qu'on nomme « de la relève ». Quel est votre parcours jusqu'à maintenant ?*

L. G. Disons que je me suis servi de ma formation universitaire pour aller puiser certaines qualités de plasticien, c'est-à-dire une pratique orientée vers une recherche formelle. De fait, j'ai complété en 2002 une maîtrise en arts visuels à l'Université Laval.

Dans une production éclatée où je passe de l'image imprimée à l'objet (ainsi que quelques incursions dans l'installation), ma pratique reste marquée par un rapport aux matériaux bruts. Mes sculptures se donnent comme une expérience de la matière en soi, mais sans que l'on quitte le monde de la représentation. En effet, l'objet continue de « référer » à toutes sortes d'autres choses ; il ouvre des brèches dans l'imaginaire. À partir de pièces de machines, j'ai constitué plusieurs assemblages qui évoquent à la fois l'architecture, le réseau ou l'usine pétrochimique¹. Le point de départ de ces objets baroques est sans contredit l'objet trouvé qui, par différentes stratégies d'appropriation, prend vie.

J'ai exploré également l'univers de l'estampe en faisant aussi de l'appropriation une composante du processus. Par l'accumulation de trouvailles du quotidien (autocollants de fruits, étiquettes variées...), je construis par petites touches des images fragmentées et vibratoires². Accumuler, juxtaposer et recomposer sont autant de procédés qui font jaillir le sens. Précédemment, j'ai travaillé sur la fragmentation d'images figuratives (portraits-mosaïque). Aujourd'hui, je me sers de l'accumulation comme d'un moyen pour concentrer des contenus : l'image prend toujours racine dans une représentation du réel, mais elle s'organise, cette fois, de façon plus intuitive et organique.

Les installations sculpturales que j'ai réalisées par la suite puisent leur force dans l'étrangeté des associations. L'observation de la rencontre d'éléments hétéroclites entraîne parfois une certaine magie. Des résidences de création aux centres d'artistes Est-Nord-Est et GRAVE, notamment, m'ont permis de pousser plus loin ce travail de correspondances matérielles.

La vie et ses multiples tribulations m'ont aussi initié à différentes réalités connexes aux arts visuels. Ainsi, je suis passé de technicien aux décors à scénographe³, en passant par le design, le mobi-

lier et la maquette. Je dois dire que ces « détours » alimentent mes réflexions en posant cette éternelle question : qu'est-ce que l'art ?

Vous identifiez plusieurs apports et influences ayant une résonance sur votre travail de création et votre cheminement. Peut-on y ajouter des influences venues de quelques « personnes » du milieu des arts visuels, soit des professeurs à l'université ou des artistes ?

De l'université, je retiens le travail de René Taillefer qui construit un langage formel complexe où un soin méticuleux est accordé à la fabrication. Ce soin, je l'ai aussi perçu dans sa manière de montrer. Préoccupé que j'étais par une certaine *technicalité*, je crois que cela répondait alors à une attente que j'avais vis-à-vis de l'enseignement des arts.

Le travail du sculpteur Gilles Mihalcean m'interpelle également, parce qu'il y a dans sa production une dimension ludique et poétique. Ses œuvres sont généreuses, elles combinent plusieurs techniques, plusieurs matériaux et plusieurs niveaux de sens. Cette richesse se manifeste dans la capacité de ses sculptures à produire des narrations. On le voit sur le plan formel par la rencontre des matériaux, des techniques d'assemblage, des traces de moulage ou de taille, qui font état de l'histoire de la fabrication de l'objet. Ces narrations se produisent aussi dans la concrétisation matérielle de références culturelles par l'évocation du monde quotidien ou par

l'illustration d'expressions populaires telles que : « Il pleut des clous ».

Gilles Mihalcean explique que « la sculpture demeure une forme d'art populaire, elle n'arrive pas à être un objet d'abstraction ». La présence concrète des formes renvoie sans cesse à un ailleurs au-delà de l'objet. Son point de vue sur la réception se doit également d'être souligné : « On la prend dans le temps [la sculpture], on la capte à la longue, on ne sait rien du contenu, ce qui importe c'est une qualité de « présence » qui amène l'esprit à flâner, qui ne relève pas de l'utilitaire. » Ce rapport de résistance avec l'œuvre d'art, loin de l'enfermer dans un hermétisme intellectuel, fait plutôt apparaître l'étendue des interprétations où chacun peut entrer dans l'œuvre selon sa propre expérience des choses et de l'art.

En ce qui a trait aux artistes de ma génération, je m'identifie aux préoccupations de Jérôme Fortin qui assemble des trouvailles et pour qui la durée devient aussi un matériau.

Vous travaillez actuellement sur un imposant projet d'exposition intitulé Récit/Récif. Qu'en est-il au juste ?

Le corpus se compose arbitrairement de sept formes bombées émergeant du sol, tel un archipel « naturel » de propositions. Un fragment de lieu et de récit est juché sur chacun des îlots. Chaque structure porteuse est un îlot de grande taille dont la forme tronquée en bois évoque un tonneau, un rocher, une col-

Laurent GAGNON, *Aire de pique-nique (sous-titre)*, 2007. Bois, pierre, mousse, objets trouvés. 116,8 x 45,7 x 71,12 cm. Photo : L. Gagnon.





Laurent GAGNON,
Le bassin (sous-titre),
2007. Bois, pierre,
mousse, objets trouvés.
100,8 x 100,8 x 50,8 cm.
Photo : L. Gagnon.

line, un récif. Ces îlots bombés agissent comme autant de socles-territoires. Empruntant au registre de la maquette, le sommet des îlots met en scène des paysages campagnards en miniature composés d'éléments naturels.

Ces microcosmes façonnés de bois, de mousse et de roches produisent une féerie, un sentiment d'émerveillement, lesquels puisent leur origine dans l'enfance. Là où, précisément, l'enfant prête des représentations imaginaires au réel. Il s'opère alors par *réduction* une série de transferts d'échelles. C'est ainsi que les ruisseaux se transforment en fleuves et les flaques, en lacs.

La distance entre l'illusion et le réel s'amoindrit et invite à la contemplation, à faire une expérience « sensuelle » de l'objet. Cette expérience concerne aussi le corps et l'implique tout entier dans un parcours induit par des jeux de proportions : tantôt la sculpture s'adresse à la station debout, tantôt elle invite à s'accroupir pour la voir de plus près. Cette « intimité » créée avec l'œuvre instaure des rapports étroits avec le souvenir, souvenir archétype de lieux naturels. Il irradie de

l'ensemble de l'installation une temporalité spécifique, j'ai envie de dire mnémonique.

Récit/Récif interroge l'idée de la ruralité et du pittoresque en les détachant du temps, comme s'il s'agissait d'images mentales. Par ailleurs, d'autres niveaux de sens émergent dans une lecture plus approfondie. Ces strates apparaissent toutefois comme en sourdine. Par exemple,

Tour de C.B. réfère au thème très présent des communications, mais aussi à celui de l'isolement. Dans *La digue*, je vois une référence directe à l'obsolescence et à la charge poétique des objets oubliés. *Le bassin*, avec sa clôture de cèdre, parle de l'idée d'appropriation du territoire, du fait de posséder la terre. Je crois que nous appartenons davantage à la terre que la terre nous appartient. En tentant de représenter la nature, j'ai voulu saisir le sens de cette appartenance. Quant à *La chapelle*, elle renvoie au temple, à ce qui lie le sacré et le naturel. Si le symbole est chargé, je l'ai d'abord imaginé comme une manifestation du bâti, du désir viscéralement humain de transformer et de dominer ce qui l'entoure.

Dans un texte où vous présentez votre recherche, vous dites que le projet Récit/Récif scrute nos modes de domestication du paysage en recréant des espaces singuliers : aire de pique-nique, cours d'un ferrailleur, vieux puits, chapelle, etc. Vous les définissez comme des saynètes qui racontent des histoires culturelles factices. Pouvez-vous élaborer ?

Factices ? En effet, on peut se le demander

puisque mes paysages miniatures introduisent des éléments « artificiels » qui travestissent la réalité, tandis que d'autres, comme les roches, l'eau et la mousse, sont pourtant bien réels. Conséquemment, la mixité de ce dispositif engendre un questionnement à propos du naturel et de l'authentique, autrement dit, on remarque qu'il naît un repositionnement face à la véracité des choses. Ainsi, la fascination qu'exerce le réel mis en doute nous incite instinctivement à plonger le bout du doigt dans l'eau pour s'assurer que ce n'est pas du plastique, car il faut savoir où se situe le réel !

Factices, peut-être aussi parce que, malgré leur échelle trompeuse, ces mises en scène sont convaincantes de réalisme et qu'elles s'inspirent de lieux communs, d'une idée reçue, par exemple, ce qu'évoque la campagne. Par leur idéalisation et leur caractère bucolique, ces saynètes se présentent comme des endroits rêvés. On a envie de s'y retrouver. Le spectateur est donc conivé à s'y projeter, à s'autoreprésenter en ces lieux fictifs. L'incitatif est d'autant plus marqué qu'aucune figurine (aucun être vivant) n'y est présente. Ces univers factices portent seulement des indices de la présence humaine.

Peut-on ou doit-on s'étonner qu'émane de ces îlots une impression de solitude et d'abandon ? Peut-être est-ce la nature de cette œuvre qui tend à nous interpeller en nous renvoyant à nous-mêmes, plus grands que Nature, par les voies de l'introspection ? À tout bien considérer, ces paysages participent d'une certaine nostalgie ancrée dans cette époque pas si lointaine où, à travers le miroir aux alouettes, on percevait la Nature comme une ressource inépuisable et sans fin.

Les œuvres de Récit/Récif ont été présentées pour la première fois à la Galerie Artspace sous le titre A Reef Storey. Comment se présentait l'exposition ?

Les pièces semblaient littéralement émerger du sol. Le sol en planches dialoguait étroitement avec le corpus, les liant ainsi dans un même univers. La disposition des sculptures dans l'espace suggérait un parcours invitant au vagabondage mental. Un itinéraire qui amenait le spectateur à s'imprégner de station en station et qui, dans son appréhension, se rapprochait d'une sculpture *installative*. Une autre présentation se fait au Centre d'artistes Caravansérail (Rimouski) jusqu'au 2 août prochain. ←

Laurent Gagnon, *A Reef Storey*
Galerie Artspace, Peterborough, Ontario
7 décembre 2007-5 janvier 2008

NOTES

1. *Le Temps des machines*, Galerie des arts visuels, Québec, 2002 ; *Phare intérieur*, galerie L'Œil de poisson, Québec, 2004 ; *L'esprit du voyage*, Espace 29, Bordeaux, 2006 (en collaboration avec Alaplage, Zébra 3 et L'Œil de poisson).
2. *Money world*, IPCNY (International Print Center New York) 2005, *Fruit stickers*, Atemator Gallery, Kelowna, 2007.
3. *Soie*, spectacle de danse présenté par la Rotonde, salle Multi, Québec, 2006.



Laurent GAGNON,
Récit/Récif, 2007.
En cours d'exécution
(septembre 2007).
Photo : L. Gagnon.